

FEUILLETON DU "SAMEDI", 13 SEPTEMBRE 1902 (1)

L'homme Rouge

QUATRIÈME PARTIE

La Justice

I.—LE CALEDONIEN

(Suite)

Une voix monta :
—Tiens! le *Calédonien* arrive.
Des têtes se dressèrent :
—Lis! lis!
La voix lut dans le silence général :
"Le transport le *Calédonien*" est attendu après-demain à Pauillac. Il rapatrie les déportés qui ont été graciés le mois dernier. L'état sanitaire..."
L'entrée de Delmat interrompit la lecture; tout le monde se tourna vers lui pour avoir les dernières nouvelles :
—Eh bien?
—Rien encore; mais la dépêche ne peut tarder maintenant et je la recevrai ici.
L'Homme-Rouge paraissait fort tranquille.
—Il n'y a qu'à attendre; l'issue n'est pas douteuse: la loi sera votée.
Vingt voix crièrent :
—Sûr?
—Sûr. On a fait le pointage; il y a une majorité certaine.
Les visages se détendirent, des mains vinrent chercher celles de Delmat.
—Qu'est-ce qu'on lisait donc quand je suis entré? demanda-t-il.
—La nouvelle de l'arrivée du *Calédonien*.
L'Homme-Rouge tressaillit.
—Voyons!
On lui passa le journal.
—Tiens! fit-il, je n'avais pas vu ça.
—Achève de nous lire. Nous en étions à l'état sanitaire.
Il lit :
"L'état sanitaire est bon; on signale un décès pendant la traversée, c'est celui d'un rapatrié qui était déjà malade au départ."
—Pauvre diable! murmura quelqu'un, il n'aura pas revu la France!
—Le nom? le nom?
Il fallut répéter la question plusieurs fois pour que Delmat entendit. Il semblait affecté jusqu'au trouble.
—On ne le donne pas, répondit-il enfin, et c'est vraiment cruel. Voilà, au lieu d'une seule, trente familles en deuil jusqu'à l'arrivée des rapatriés.
—Tu as raison, approuva quelqu'un; mais il y a une indication; le mort était parti malade.
—Et puis?
—Les familles savent peut-être si ceux qu'elles attendent étaient malades là-bas. Nous avons eu des nouvelles ici. Je connais pour ma part un gracié dont la santé est fort chancelante.
—Qui donc?
—Fouras, le frère de notre camarade. Tiens! le voici, le camarade Fouras.
Le camarade entra, l'air très affecté.
Comme il venait du dehors, on crut à l'échec de la loi.
—Mauvaises nouvelles?
Il inclina la tête :
—Oui.
—Le Sénat a repoussé?
Il se redressa :
—Le Sénat? L'amnistie? Je ne m'occupe pas de ça, moi. Je suis bien à Londres; quoi qu'il arrive, j'y reste. Les mauvaises nouvelles, c'est autre chose. C'est... mon frère... mon frère qui était à la Nouvelle et qu'on avait gracié...
—Et alors?
—Alors... il est mort dans la traversée. Le *Calédonien* l'a semé en route.
Il y eut un "oh!" d'oraison funèbre.
L'Homme-Rouge s'était rapproché du camarade Fouras.
—Mes condoléances, mon pauvre vieux; mais tu prends le deuil peut-être à tort. Le journal ne donne pas le nom.

—Le journal? possible; mais la lettre que je viens de recevoir de notre vieille mère le donne, le nom.

—Ah! ta mère...

—Elle a reçu un avis officiel...

Delmat baissa la tête :

—C'est cruel! murmura-t-il.

Il avait l'air aussi affecté, pour le moment, que le frère du mort.

Des camarades l'invitèrent à boire.

—Du moment que l'amnistie est sûre, arrosons-la!

Il accepta, mais il trempa à peine ses lèvres dans la boisson, et oublia de lancer une de ces phrases à panache qui étonnaient les camarades.

Il était étrangement soucieux; on n'eût jamais dit qu'il était à la veille de rentrer à Paris, amnistié, libre!

Il songeait.

Sur ce *Calédonien* qui ramenait les camarades graciés, il voyait quelqu'un qui lui interdisait de repartir à Paris, avec qui il faudrait d'abord régler un compte, et quel compte!

Il voyait sa victime, Raymond Larrét!

Il savait que le martyr était sur ce bateau, et, un moment, il avait pu croire que c'était lui, le malade, le mort de la traversée.

Mais Fouras avait soufflé sur cet espoir.

Raymond Larrét n'avait pas succombé, et il rentrait; après-demain à Pauillac, dans trois jours à Paris, et quelques heures après en Normandie, dans les bras de sa famille, dans ceux de sa femme—de sa femme qui allait peut-être recouvrer la raison en revoyant son mari!

Il était au courant de la situation; il savait exactement dans quel état sa victime était sortie de la maison de santé et comment sa fille l'avait conduite à la Pommière.

—Eh bien! j'y serai, moi aussi, à Pauillac! Je l'y attendrai et nous réglerons tout de suite! Je ne veux pas qu'il arrive à Paris! Il n'y arrivera pas! Et lui supprimé, je supprimerai sa femme qui finirait par guérir sans lui; et après sa femme, ce sera le tour de tous ceux qui pourraient me faire obstacle. J'ai mon rôle à jouer à Paris, je le jouerai!

Son parti était pris, il allait s'embarquer ce soir même, descendre à Calais, demain à Paris, et de là à Pauillac par le rapide de Bordeaux. Il serait à son poste avant l'heure et aurait le temps de préparer le règlement.

Une réflexion le glaça :

—On l'attendra là-bas, on sera allé au-devant de lui.

Il l'écarta :

—Je trouverai... Il faut que je trouve! Je ne veux pas qu'il arrive à Paris! D'abord, partons!

Il entendit qu'on l'appelait :

—Delmat! Delmat!

Il leva la tête :

—Quoi? qu'est-ce qu'il y a?

—La dépêche! la dépêche!

On lui tendait le pli, il le prit et l'ouvrit en tremblant, d'un émoi qui n'était pas feint.

Il lut—et toute la salle lisant avec lui sur son visage hurla de colère :

—La loi est repoussée!

Il secoua la tête, on se trompait :

—Non... ce n'est qu'un retard: la fin de la discussion et le vote sont renvoyés à demain, mais ce vote est toujours sûr!

Alors, pourquoi sa face s'était-elle si terriblement contractée que tous les camarades avaient pu y voir l'échec de la loi?

Lui seul eût pu le dire, et il se l'était dit, à lui :

—Votée demain! promulguée après-demain, trop tard pour que je puisse effectuer mon voyage librement et arriver à l'heure!

Il serra la main aux camarades et s'en alla.

—A demain! Le vote est sûr.

Dans la rue, il songea encore, s'obstinant sur le problème :

—Il faut que j'arrive et si je tente le coup ce soir, je serai peut-être arrêté à Calais, sûrement à Paris. On me surveille depuis mon voyage. Je sais bien que je serai relâché après le vote de la loi, mais trop tard! Que faire?

Il se souvint que, sur ce même bateau, il devait avoir un ami, ce vieux Martens dont la voix écoutée lui était sûrement acquise, mais cela ne lui suffisait plus: il avait peur.

Le lendemain, à huit heures du soir, l'Homme-Rouge n'avait pas encore paru à la "Suiss-Tavern".

L'heure d'angoisse sonnait comme la veille: la discussion close, le vote acquis et la dépêche qu'on attendait.

—Delmat? où est Delmat?

L'Homme-Rouge ne se montrait pas.

Cette idée s'empara des camarades qu'il avait reçu la dépêche, que la loi était repoussée, et qu'après avoir tant promis, la veille, qu'elle serait votée, il n'osait pas repartir.

—Il nous a bernés!

Et on se souvint de ses airs préoccupés; il avait fallu lui corner aux oreilles l'arrivée de la dépêche.

Et de doute en soupçon, quelques-uns revinrent à l'accusation :

—D'où vient l'argent?

(1) Commencé dans le numéro du 28 juin 1902.

—C'est un mouchard!

En un clin d'œil, tous les arguments de jadis furent exhumés; on rappela tout ce qui avait paru louche dans sa façon de vivre et ces trahisons que lui seul avait pu commettre et qui avaient servi, le soir où Biju s'était trouvé là pour le sauver, à étayer l'accusation.

—Mouchard!

—Vendu!

—Crapule!

Les épithètes infâmes claquaient comme autant de gifles.

Soudain, tout ce bruit s'apaisa; des camarades qui étaient allés aux nouvelles, rentraient en se bousculant, un papier à la main:

—Amnistie! Amnistie!

La loi était votée.

Un cri jaillit de toutes ces poitrines, une clameur de tempête qui ébranla la salle:

—Vive la France!

Et l'on s'embrassait, et dans ces yeux tout à l'heure furieux, des larmes brillaient.

Ah! la patrie perdue, le sol natal, la famille, et cette lumière: Paris! et ce droit reconquis: citoyens français!

Quelqu'un monta sur une table:

—Citoyens, à cette heure de justice, je vous demande de redevenir justes et de reconnaître que Delmat ne nous a pas trompés!

Il n'y eut qu'un cri, un grondement de tonnerre:

—Vive l'Homme-Rouge!

S'il eût été là, les camarades, retournés par l'ivresse, l'auraient porté en triomphe chez lui!

Mais il n'était pas là, il ne parut pas de la soirée.

Des emballés se rendirent à son hôtel.

On leur répondit qu'on ne l'avait pas vu depuis la veille...

Une inquiétude envahit les camarades; la préoccupation de la veille se représenta à leur esprit:

—Il lui sera arrivé quelque chose, il le sentait venir!

Il avait reconquis toute sa popularité: pour une fois, cet absent avait raison.

II.—TRAIN DE FAMILLE

Le train du Médoc allait son petit bonhomme de chemin, sans se presser, vrai train de famille pour lequel le principal n'est pas d'aller vite mais d'arriver.

Cependant, ce matin-là, un voyageur témoignait d'une très évidente impatience.

A vrai dire aussi, il était fort mal à l'aise: monté à la dernière minute dans un compartiment presque complet, il n'avait trouvé de place—et encore parce que fluet—qu'entre deux voyageurs aussi redondants qu'il était mince et dont le ventre le débordait. Il disparaissait littéralement entre les deux panses; on ne voyait que sa tête, un visage pâle éclairé de deux yeux ardents qui n'étaient certainement pas ceux d'un imbécile.

Mais, si on le voyait à peine, on l'entendait.

Il ne cessait de bougonner:

—Charrette! Charrette! C'est une charrette!

—Différemment, monsieur, dit l'un des gros voisins, avec cet accent que toute la Gascogne envie, vous n'avez pas l'air content! c'est-il qu'on irait trop vite?

Les Bordelais cultivent, volontiers, l'ironie, sans d'ailleurs s'en douter: ça leur vient tout naturellement.

Le petit voyageur enfla sa voix:

—Dites donc, vous, est-ce que vous n'avez pas assez de m'écraser sans vous payer ma tête?

Il n'avait pas l'accent bordelais, lui, et ce n'était pas de l'ironie qui lui venait aux lèvres:

—Trop vite! un train-charrette!

—Monsieur...

—L'omnibus de Ménémontant quand il grimpe le faubourg du Temple!

—Monsieur...

—Absolument! Il n'y manque que le conducteur qui vient demander: qui qu'a pas payé sa place? Et encore, le voilà, le conducteur...

Un contrôleur se présentait à la portière pour vérifier les billets.

Tandis que les autres exhibaient leur carte d'abonnement, le voyageur mécontent tirait six sous de sa poche et les tendait au contrôleur, réclamant gravement:

—Correspondance, s'il vous plaît.

L'employé repoussa les six sous:

—Différemment, vous voulez rire, monsieur...

—Ah! non, par exemple! Différemment, je ne ris pas du tout.

Il était arrivé à attraper l'accent et le mot.

L'employé rit—au fond, les Bordelais ne se fâchent que lorsqu'on leur dit que Bordeaux n'est pas la seconde ville de France.

—Farceur! Vous êtes Parisien, hein?

Et gravement:

—Votre ticket... je suis pressé...

—Pressé?... Alors, vous êtes servi avec ce train-là! Vous ne pourriez pas me dire à quelle heure on le couche?

—Voyons! voyons! monsieur, votre ticket...

Le voyageur se décida à passer son petit carton: le contrôleur le prit, le perfora et le rendant:

—Vous serez à Pauillac à neuf heures.

—Neuf heures! Du soir?

Le contrôleur avait disparu; le petit voyageur retomba entre les deux ventres qui se refermèrent sur lui—et il se reprit à bougonner:

—Charrette! charrette! sale pays—Chameau de pays!...

—Différemment, monsieur, dit le voyageur qui avait déjà constaté son impatience, vous êtes de moins en moins content...

—Non, c'est que je chante! fit le voyageur... mais d'abord pourquoi me dites-vous toujours: différemment? Qu'est-ce que ça veut dire, ça, différemment? Est-ce que c'est un mot pour se donner du ventre?

Le Bordelais regarda ses autres compagnons de route; très sincèrement, il ne s'expliquait pas l'observation.

—Pardon, monsieur, est-ce que vous ne comprendriez pas le français?

—Ah! c'est du français... Tiens! je ne m'en doutais pas. Et ça veut dire?

—Différemment, monsieur, vous me blaguez, je crois? Apprenez que je suis...

—Ah! non! ah! non, je ne vous demande pas ça.

Le Bordelais avait tiré sa carte:

ARISTE BROCHET

Négociant en vins

Château des Sallières
(Le Bouscat).

Et il mettait sous le nez du voyageur:

—Lisez, monsieur!

L'autre lut:

—Un château? mes compliments, monsieur Ariste Brochet; je ne peux plus y faire avec vous.

Et tranquillement, il déclina son nom:

—Moi, je m'appelle Biju; je suis un ancien déporté de la Commune et je vais à Pauillac en chercher un autre qui arrive par le bateau *Le Calédonien*!

Immédiatement, il put respirer, il eut de la place: les deux ventres s'étaient brusquement écartés de lui.

—Différemment, vous n'avez pas l'air content? fit Biju. Vous avez tort, un négociant qui a un château, le château des Sallières...

Il prenait ses aises, jouissait de la place qu'il s'était fait faire

—C'est ça qui m'irait à moi, un château. J'ai rêvé de ça pendant huit ans, au bain... Vous n'avez pas idée des dents que ça vous donne, le bain!

Il insistait sur le mot, il roulait des yeux terribles maintenant et il mâchait dans le vide: il s'était parfaitement rendu compte du petit effroi qu'il avait soulevé.

Le train s'arrêta.

Les deux ventres changèrent de compartiment; d'autres voyageurs descendaient qui étaient arrivés à destination.

Biju resta seul avec un voyageur qui le regardait d'un œil plutôt sympathique.

—Différemment, rigola-t-il avec l'accent, c'est pas plus difficile que ça de se faire faire de la place!

Son compagnon parla:

—Pardon, monsieur, est-ce seulement pour vous débarrasser de vos encombrants voisins que vous vous êtes dit ancien déporté?

Celui-là n'avait pas l'accent et il ne paraissait pas s'effrayer du tout de ce qui avait fait fuir les autres.

Biju le regarda de plus près:

—Si je ne me trompe, monsieur, nous sommes venus de Paris par le même train...

—Parfaitement; nous nous sommes rencontrés au buffet de Tours, puis à celui d'Angoulême.

—Et nous nous retrouvons ici en charrette. Moi, je vais à Pauillac

—Moi aussi, mais vous ne m'avez pas répondu...

—Vous tenez à savoir?

—Et pour cause: je vais à Pauillac au-devant d'un ancien déporté...

—Un ami?...

—Mon père.

Le visage de Biju devint grave:

—Je vous réponds, monsieur: il est parfaitement exact que je m'appelle Biju et que j'ai passé bien des années là-bas. Je me suis évadé il y a trois mois environ, on m'a repincé à Paris, mais comme l'amnistie allait être votée, on a fait l'économie de mes frais de retour et des amis influents ont obtenu ma grâce. En ce moment j'arrive tout droit de Normandie où j'étais au vert, et je me rends comme vous au-devant d'un rapatrié.

Cela dit, Biju demanda :

—Pouvez-vous me dire le nom de votre père? je l'ai peut-être connu.

Le voyageur ne fit aucune difficulté :

—Pierre Martens.

—Martens!

Biju l'avait connu, en effet, et il le revoyait : c'était ce vieillard à barbe blanche, qui, certain jour, au cours d'une querelle où Biju défendait Larrét et exécutait Delmat, avait pris parti pour ce dernier sans d'ailleurs accabler l'autre.

Et il l'entendait encore :

—Tu es dans la mauvaies voie; tu regrettes Paris et ça t'aigris.

Il souleva son chapeau :

—Pierre Martens... je le voyais tous les jours. Un convaincu, celui-là, et un brave homme. C'était notre juge de paix... Il ne s'est trompé qu'une fois, à propos d'un bandit que je dépiotais... Mais motus! il ne faut pas parler de ça; c'est un compte qu'on réglera un de ces jours.

Puis, dans un grand soupir :

—Moi, c'est un martyr que je vais chercher, un vrai martyr, quelqu'un à qui l'on n'avait pas ça à reprocher. Et d'abord, il n'avait jamais été des nôtres, il avait horreur de la politique... C'est le bandit en question qui l'avait fait condamner... Je ne vous le nomme pas, le bandit—c'est un compte à régler, je vous dis—mais, puisque nous en sommes là, permettez-moi de vous demander un service.

—A votre disposition!

—Je voudrais que votre père assistât à ce règlement.

Le voyageur eut un geste qui refusait.

—Mon père fera ce qu'il voudra, mais j'espère qu'il se tiendra désormais à l'écart de la bataille politique.

—Pardon! il ne s'agit pas de politique... c'est une simple question d'honnêteté, de justice... un bandit, je vous répète; j'ai les preuves.

Le voyageur ne mordait pas; il ne prêtait à ces explications qu'une oreille qui ne veut pas entendre.

—Écoutez, monsieur; mon père a aujourd'hui soixante-neuf ans; il nous a été enlevé deux fois, la première au Deux-Décembre; la seconde, vous savez comment. Dans quel état il nous revient, vous vous en doutez. Eh bien! mettez-vous un peu à ma place: ne vous donneriez-vous pas pour règle d'assurer la paix des derniers ans de votre père?

—Oh! si...

—Alors, trouvez bon...

—Tout ce que vous voudrez; mais, à mon tour, je vous dirai : mettez-vous à ma place! j'ai vu pendant neuf ans souffrir un malheureux aussi innocent que vous de ce qui avait motivé sa condamnation. On avait enlevé cet homme à son père, à sa mère, à son enfant; on avait brisé sa vie, on a tout fait pour qu'il mourût là-bas; or, l'auteur de ces infamies se prélassait au grand air, lui; vendu à la police, il menait une vie de coq en pâte. L'amnistie lui a rouvert les portes de la France; à l'heure où je vous parle, il doit être déjà à Paris, et demain, il y jouera au martyr et il s'y fera applaudir, acclamer par un tas de naïfs qu'il trahissait hier encore pour gagner sa pâtée de mouchard! Et vous ne voulez pas que je lui règle son compte, à ce bandit-là!

A son tour, le voyageur ne put s'empêcher de répondre :

—Oh! si... seulement, je ne vois pas la nécessité de mêler mon père à ce règlement...

—Pardon! votre père est de ceux que l'on écoute; quand il a parlé, tout le monde s'incline, personne ne discute... Mais je n'insiste pas, monsieur, je connais trop votre père; quand il saura la vérité, rien ne l'empêchera de la proclamer, et ce sera ma revanche de certains sermons qu'il me fit il y a neuf ans! Comme je le lui répondis alors, c'est lui qui condamnera Delmat.

—Delmat! celui qui fut l'Homme-Rouge? C'est lui que vous accusez...

—Oui, lui-même.

Le fils du vieux déporté regarda Biju d'un autre œil, sévère et méfiant.

—Monsieur, prononça-t-il froidement, je vous invite à ne pas vous occuper de mon père, et je vous déclare que je vais avertir M. Delmat...

—Allons, bon! interrompit Biju sans s'émouvoir autrement; voilà que vous allez le défendre, vous aussi, comme votre père.

—Et je le lui dois, monsieur! C'est grâce à lui, par les appuis qu'il m'a procurés, que j'ai pu obtenir la grâce de mon père!

—Ah! il a pu vous procurer... Je le disais bien, il rentre à Paris en maître, il fera ce qu'il voudra... si je ne m'en mêle pas! Mais je vais m'en mêler, monsieur! Prévenez-le, prévenez-le bien vite; tâchez surtout de faire cela de vive voix et regardez-le bien dans les yeux à ce moment; si vous n'y découvrez aucun trouble, je m'engage à me taire!

Biju parlait avec une impressionnante conviction, en homme sûr de son dire; mais le siège de son compagnon de route était fait: c'était Delmat qui lui avait fourni les moyens d'arriver à la grâce de son père.

—Vous vous taisez, répondit-il, ou c'est vous qui serez condamné. Et, sèchement :

—Brisons là-dessus, monsieur. Nous n'aurions pas dû commencer...

—Merci tout de même, sourit Biju; vous m'avez appris quelque chose qui n'est pas pour me décourager.

—Quoi donc?

—Delmat s'est employé pour votre père, c'est qu'il a senti le besoin de s'attacher un défenseur solide, c'est qu'il a peur. Comme il est capable de tout, je me tiendrai sur mes gardes. Encore merci.

Il salua et se rejeta dans un coin.

La conversation en resta là. Biju sentait bien qu'il avait fait une faute en déboutonnant ses intentions, mais il était beau joueur et se savait trop bien armé pour regretter son imprudence.

Le train arriva à Pauillac.

Le fils du déporté descendit le premier, en saluant poliment mais froidement Biju.

—Ça y est, se dit l'ancien secrétaire de Delmat; il m'en veut et il aimerait mieux ne m'avoir pas rencontré... Bah! j'en serai quitte pour lui prouver que je n'accuse pas en l'air.

Il descendit à son tour, regarda l'heure à l'horloge de la gare; il avait juste le temps d'arriver; à moins d'un retard, le *Calédonien* devait être là.

—Sacré train! Si c'est permis de mettre un temps pareil!

Il s'élança hors de la gare et tomba sur son compagnon de route qui pleurait dans les bras d'un vieillard tout blanc.

Il reconnut le vieillard, le père Martens, et cela l'empoigna de retrouver là, pleurant avec son fils, le vieux déporté de là-bas...

Il se découvrit, mais avec le désir de n'être pas vu, et passa très vite. Aussi bien l'anxiété le tâlonnait :

—Le père Martens... et pas M. Larrét!

Il regarda de tous ses yeux en courant vers le débarcadère.

M. Larrét ne se montrait pas.

—Ah! mais... ah! mais...

Le brave cœur en était tout angoissé; des idées extraordinaires lui traversaient le cerveau; il pressentait un accident et il y voyait la main de Delmat...

Soudain, il se retourna d'un bond; il avait entendu son nom :

—Biju! mon bon Biju!

M. Larrét était derrière lui, il le suivait depuis sa sortie de la gare :

—Où allez-vous? Nous nous sommes croisés, vous ne m'avez pas vu... moi-même, j'étais si surpris...

Biju sauta dans les bras qui lui étaient ouverts :

—Enfin!... Enfin!... Ah! monsieur Larrét!

Et il éclata en sanglots.

—Eh bien! Eh bien! mon brave Biju, quoi donc?

—Ah! monsieur Larrét... Oh! ne vous inquiétez pas, tout le monde va bien chez vous, j'en arrive... et on vous attend! Mais c'est de vous revoir libre... et c'est vous, c'est bien vous...

Il le regardait, le tâtaït...

—Mais oui, mon bon Biju, c'est bien moi... et, à mon tour, je me demande si c'est bien vous! Et vous me dites que vous arrivez de chez moi...

—Je vais vous expliquer, je vais tout vous dire... je...

Il s'arrêta, l'œil accroché par un homme qui passait, se dirigeant vers la gare.

Un individu sans barbe, les cheveux coupés de près, presque rasés sous un chapeau trop grand qui tombait sur un nez fort, armé d'une paire de grosses lunettes vertes.

En passant, il avait regardé les deux hommes et un mouvement nerveux lui était échappé; c'était ce mouvement qui avait coupé le sifflet à Biju.

—Est-ce que ce bonhomme était sur votre bateau? demanda ce dernier.

—Je ne me souviens pas de l'y avoir vu, mais à terre seulement. Il paraissait attendre quelqu'un...

—C'est bizarre, fit Biju; il m'a semblé reconnaître cette tournure-là. Je jurerais qu'il nous connaît, lui...

—C'est peut-être un ancien déporté.

—Non, il nous aurait parlé.

Biju réfléchissait :

—Au fait, c'est peut-être tout simplement un agent de la Sûreté venu pour surveiller le débarquement; j'aurai déjà vu sa dégaîne à Paris.

Et il revint au récit qu'il allait faire.

Il ne le termina qu'à Bordeaux; il en avait tant à dire...

Ils étaient seuls dans le compartiment; à cette heure, les trains qui revenaient sur Bordeaux étaient à peu près vides, et Biju pouvait parler à l'aise.

Le père de Cathe l'écoutait sans l'interrompre, et de grosses larmes descendaient sur ses joues.

Tout à coup, il sursauta.

Biju était arrivé à parler de la mère de Cathe.

Raymond Larrét savait déjà par les lettres de sa fille et de Georges de Borny que Louise avait perdu la raison; ce qu'il ne savait pas, c'est que, autant que lui, elle avait été victime...

Biju le lui révélait et le grondait presque :

—Ah! monsieur Larrêt, vous auriez dû deviner cela, vous qui connaissiez le misérable, qui l'aviez peut-être vu opérer sur des étudiantes! Je vous jure que Mme Larrêt est aussi innocente que vous qu'elle n'a jamais su ce que le monstre lui faisait faire!

D'abord, le malheureux hésita à se rendre à cette explication qui lui permettait, qui lui faisait un devoir de pardonner à Louise.

Biju donna des preuves, le témoignage de Bartavel, l'internement dans cette maison de santé de Londres...

Alors, Raymond Larrêt éclata en sanglots et il étreignit Biju à l'étouffer :

—Oh! si vous me trompez, je vous pardonne!

—Vous aurez la preuve en arrivant chez vous, monsieur Larrêt; la pauvre malade n'a que votre nom à la bouche, elle ne réclame que vous... C'est navrant!

En débarquant à Bordeaux, Raymond Larrêt courut au télégraphe envoyer son baiser à tous les siens.

—Vous oubliez quelqu'un, murmura doucement Biju qui ne le quittait pas d'une semelle.

—Qui donc?

—M. de Borny.

—Oh! je suis ingrat!

Et il rédigea une autre dépêche pour son libérateur.

Cette dépêche, à mesure qu'il l'écrivait, Biju la lisait du coin de l'œil.

—C'est très bien, dit-il; mais ce n'est pas ça.

—Oh! ce n'est pas en quelques mots que je peux reconnaître...

—Mais si, monsieur Larrêt, mais si; seulement, ces quelques mots, vous devriez les signer: "Votre père."

—Son père, moi!...

Biju sourit:

—Si vous saviez comme Mlle Cathe est jolie... et comme il est malheureux de ne plus avoir à s'occuper d'elle, acheva-t-il en soupirant pour le petit père, comme il avait dû entendre le petit père soupérer.

Raymond Larrêt sourit aussi, caressé par cette vision tendre que lui découvrait Biju.

—Merci, murmura-t-il; nous éclaircirons cela.

A quelques pas d'eux, un homme rédigeait aussi une dépêche.

Ils ne l'avaient pas vu entrer derrière eux et ils ne s'apercevaient pas de sa présence, dissimulé qu'il était derrière un pilier et penché sur son papier jusqu'à disparaître entièrement.

Il attendit que Larrêt eût expédié ses deux dépêches pour relever la tête, et le père de Cathe et Biju étant sortis du bureau, il sortit à son tour sans rien expédier.

C'était l'homme sans barbe de qui Biju avait cru reconnaître la tournure.

III.—COUPS DE COUTEAU

Arrivés une grande heure avant le départ du train de Paris, le père Martens et son fils causaient dans un coin de la salle d'attente.

Ils s'étaient tout dit des souffrances de la séparation et de la joie de se retrouver pour ne plus se quitter.

Et Delmat n'avait pas été oublié, la providence intervenue pour faire réussir la requête.

Maintenant le fils y revenait pour dire ce qu'il avait sur le cœur, les accusations de Biju.

Le vieillard s'agita:

—Biju... mais je l'ai bien connu. Il s'est évadé, je crois? Un brave garçon, un peu emballé, c'est vrai, mais si jeune... Et je me souviens même de l'avoir entendu attaquer Delmat et de lui avoir fait des observations là-dessus. Alors, il continue à l'attaquer?

—Il parle de l'exécuter... bien mieux, de le faire exécuter par quelqu'un que tout le monde écoutait là-bas.

—Qui donc?

—Vous-même, mon père.

—Moi!

Le vieillard songea tout haut:

—Il s'obstine dans la mauvaise voie, ce jeune homme. D'où peut bien lui venir cette rancune contre Delmat?

Le fils répondit par tout ce que Biju avait reproché à l'Homme-Rouge:

—Un déporté que Delmat avait fait d'abord condamner, le sachant innocent, puis accabler de rigueurs, pour qu'il restât là-bas... ce déporté était rentré sur le *Calédonien*.

Le père chercha un instant...

—Ah! je vois: l'ami de Biju, en effet. Un être bizarre, qui fuyait la compagnie... Personne ne le connaissait d'ailleurs...

Et ayant dit cela, le père Martens, qui était un juste, s'y arrêta:

—Au fait, personne ne le connaissant, il se peut très bien que cet homme n'ait pas été des nôtres, et Biju n'aurait pas tout à fait tort.

—Mais il accuse Delmat!

—Ici, il doit se tromper... Cependant, il était son secrétaire en 1871, il a dû voir bien des choses.

Le fils protesta:

—Pardon, mon père! Voici que vous arrivez à douter de celui à qui je dois de vous retrouver.

Le vieillard ne s'émut pas de ce rappel:

—La vérité est la vérité, murmura-t-il gravement et le bien qu'il m'a fait ne le rachèterait pas, s'il avait fait tout ce mal à l'autre; j'aurais tout simplement le regret de devoir ma libération à un misérable!

Et il laissa tomber cette réflexion:

—J'ai toujours défendu Delmat, mais pour le principe; au fond je suis un peu comme Biju; je lui en ai toujours voulu d'avoir disparu à l'heure où il fallait se montrer. Je n'aime pas les habiles.

Puis, se redressant:

—N'empêche que je le crois incapable d'avoir commis l'infamie en question, et je ne peux pas oublier qu'il t'a aidé à me faire libérer. Mon premier mot sera pour le remercier; le second...

—Le second?

—Pour lui demander de se justifier.

Il y avait quelque chose de la grandeur antique dans le caractère absolu du vieux révolutionnaire.

Comme il cessait de parler, Raymond Larrêt et Biju traversaient la salle d'attente, très vite, sans rien voir; ils étaient en retard pour marquer leurs places.

—L'accusateur! fit le fils à voix basse.

—Et son ami Larrêt, compléta le vieillard qui les avait tout de suite reconnus l'un et l'autre. Biju est toujours le même; mais Larrêt est tout changé... Ah! l'air de France! la liberté!

Il s'arrêta sur ce mot...

Un autre voyageur traversait à pas pressés.

Le père Martens se frotta les yeux.

—C'est drôle, fit-il; j'ai cru que c'était Delmat, et je le jurerais si cet homme-là avait de la barbe et des cheveux longs, au lieu d'être rasé de partout.

Le fils ne put rien dire, il n'avait jamais vu l'Homme-Rouge.

—Je dois pourtant me tromper, ajouta le père: l'Homme-Rouge m'a regardé, et Delmat fût venu à moi.

Il se levait:

—Ce doit être l'heure de monter en wagon.

Il prit le bras de son fils qui s'était levé aussi, et ils sortirent de la salle d'attente sur le quai de départ.

Biju, Raymond Larrêt et l'homme en qui le vieillard avait cru reconnaître Delmat, avaient disparu.

Les deux premiers avaient trouvé un compartiment vide; le troisième, en passant, avait jeté un coup d'œil dans ce compartiment, et il était monté dans le voisin.

L'homme sans barbe commença par jucher sa valise dans le filet, et il fit cela soigneusement, méthodiquement, avec un tas de petites précautions qui firent sourire deux autres voyageurs déjà installés dans ce compartiment.

Lui ne riait pas, et, à bien regarder, on se fût aperçu que l'équilibre de sa valise n'était pas son unique préoccupation: plongeant par le jour triangulaire pratiqué dans la cloison du compartiment, il surveillait l'installation de Raymond Larrêt et de Biju.

Ces deux derniers avaient choisi leur coin et s'y étaient arrangés pour faire le voyage à l'aise. Biju tournait le dos à l'homme rasé, et Raymond Larrêt était en face de Biju.

Avant bien constaté cela, l'homme à la valise finit par s'asseoir.

Le train partit.

—Chouette! fit Biju, nous sommes chez nous.

Ils étaient toujours seuls dans leur compartiment.

Ils causèrent; Biju dut répéter tout ce qu'il avait déjà appris à son ami et de La Pommière et de ses habitants.

Puis, Raymond Larrêt donna des signes de fatigue: physiquement rompu, il était aussi brisé d'émotions.

—On va dormir, dit Biju.

—Volontiers, je n'en puis plus.

Ils s'enroulèrent jusqu'au menton dans leurs couvertures et s'allongèrent sur les coussins...

Mais Biju se releva presque aussitôt:

—Nous oublions de souffler la camoufle...

Il tira le petit rideau de la lampe.

Si, à ce moment, il eût songé à regarder derrière lui, il eût vu, à la vitre du jour triangulaire, la face de l'homme rasé...

Il se recoucha.

—Bonne nuit, monsieur Larrêt.

—Bonne nuit, ami Biju.

La face rasée disparut.

Biju n'était pas moins fatigué que le père de Cathe; mais il resta longtemps les yeux ouverts, attendant pour céder au sommeil que Raymond Larrêt se fût endormi.